

LIVRE I

CLOVIS — SAINT COLOMBAN

475-700

I. Opprimées par les Goths, les villes du Midi avaient longtemps attendu de l'Italie des légions et des libérateurs ; elles n'en avaient reçu que de désastreuses nouvelles. Assiégée par Alaric, affamée par Attila, pillée par Genséric, Rome était à jamais tombée. Alors elles tournèrent leurs regards vers le Nord, appelant des maîtres plus humains. Mieux valaient les Francs, tout fraîchement sortis de Germanie, que de barbares à demi policés, déjà entourés de courtisans et de délateurs, et jouant les petits Dioclétien. Ces vœux étaient naturels : quel malheureux n'aime à changer ? Mais ils ne faisaient qu'irriter les Goths et redoubler leurs persécutions. Ces terribles Francs n'étaient pourtant guère plus de six mille, cantonnés dans les environs de Tournay. Childéric était mort, et le jeune Clovis n'était pas encore sûr de la faveur de Constantinople. De son côté, le fils d'Egidius, Syagre, avait occupé les bords de la Seine, sous le titre de roi des Romains. Avec le secours des Goths ses alliés, il pouvait écraser l'ennemi commun. Mais, indigné du nom qu'il portait, Alaric II laissa Clovis

prendre Soissons, disperser les Romains, et le lâche livra aux vainqueurs Syagre, réfugié à son foyer. C'était abdiquer sans combat l'empire de la Gaule.

II. Les pacifiques Bourguignons ne virent pas non plus sans ombrage ces nouveaux venus dont chacun vantait la bravoure. La peur les rendit cruels. Le roi Gondebaud fit assassiner avec tous les siens son frère, qu'il soupçonnait de relations avec les Francs ; mais, le remords doublant ses soucis, il voyait désormais partout des ennemis qui lui reprochaient son crime. Vainement le charitable évêque de Lyon, saint Patient, qui à lui seul, pendant une famine, avait nourri son royaume, le pressait de quitter l'arianisme : Gondebaud lui fermait la bouche, s'écriant que tout catholique était ami des Francs. Cependant, comme Alaric, il reçoit un message de Clovis : il s'agit, non de la tête d'un fugitif, mais de la main de sa nièce Clotilde, douce et pieuse princesse, seule échappée au fer des assassins. Il n'ose refuser, et l'orpheline, dont un messenger fidèle a déjà sondé le cœur, ne peut fuir assez vite le meurtrier

vendre une tour à l'ennemi. Les coupables furent châtiés, et Césaire reconnu innocent. Cependant la ville résista, et, après un siège inutile, Francs et Bourguignons rentrèrent dans leurs foyers. Un grand nombre restèrent prisonniers; entassés dans les églises, ils attendaient tristement qu'ils fussent vendus suivant l'usage. Mais, bien que païens, ils touchèrent le cœur de Césaire. A l'exemple d'Eptadius, il se fit leur protecteur, leur distribua en abondance du pain et des vêtements, et dépensa à les racheter tout le trésor de son église. Nouvelles calomnies, et ordre à l'évêque de venir se justifier à Ravenne devant Théodoric. Ce voyage fut plutôt un triomphe, et lui fournit l'occasion de racheter encore en Italie une foule de captifs des bords de la Durance. Ainsi, en attendant des temps plus humains, les saints avaient déjà le secret d'adoucir les maux de la guerre et de tarir dans sa source l'esclavage antique.

VIII. La paix faite, Clovis avait plus de pays qu'il n'en pouvait garder : les trois quarts de la Gaule lui obéissaient, mais lui fournissaient peu de soldats, et sa petite armée commençait à diminuer de nombre et de vigueur. Que n'avait-il pour la recruter les autres tribus de Francs dispersés de la Somme au Rhin ! Leurs chefs sont ses parents ; mais ils le voient d'un œil jaloux. Il faut à tout prix s'en défaire : tel est le cri du vieil instinct païen, mal étouffé dans son cœur. A l'instigation de Clovis, le vieux roi de Cologne est assassiné par son propre fils, et, au moment où le parricide plonge la main dans les coffres de son père, une hache vengeresse lui brise la tête. Le roi de Théroüanne et son fils s'estiment heureux de n'être que tondus et emprisonnés dans un monastère ; mais leurs cheveux pourraient repousser, et ils ont la tête tranchée. De sa propre main Clovis tue les deux rois de Cambrai. Ainsi mourut quiconque de près ou de loin appartenait à sa famille. Son royaume se grossit de ces sanglants héritages, terres maudites qu'à son exemple ses fils et ses petits-fils se disputeront bientôt le poignard à la main.

IX. Que n'eût pas été le cruel Clovis sans la douce Clotilde et sans le sage Remi ! Grâce

à leur influence, ce cœur sauvage eut des jours de soumission et de bonté. A Orléans est réuni un concile dont les pieuses décisions deviennent des lois (511). Désormais, prévoyance admirable en ces temps de meurtre, le proscrit trouvera un asile inviolable sous les portiques des églises et sur les tombeaux des saints ; libre ou esclave, il n'en sortira que réconcilié avec ses ennemis, et, s'il est coupable de quelque crime, c'est l'Église qui réglera sa peine. Les esclaves, nombreux malgré les rachats, seront considérés, non plus comme des bêtes de somme, mais comme des chrétiens auxquels est assuré le repos du dimanche et des fêtes. Excepté quelques cuisiniers qui vendent fort cher le secret des sauces romaines, et qui demeurent au service des Francs, les autres auront leur maison, seront attachés à des champs ou à des vignes, qu'ils cultiveront paisiblement avec leurs femmes et leurs enfants ; et souvent, dans les testaments des princes et des évêques, ils recevront des preuves d'affection et de reconnaissance. Ainsi quelque bien venait se mêler aux crimes de Clovis et donner l'espoir d'un avenir meilleur. Partout les basiliques des martyrs étaient restaurées ; sainte Geneviève en construisait une sur le tombeau de saint Denis ; à Paris, au-dessus du palais de saint Thermes, le roi des Francs lui-même, prenant sa framée, la lançait de toutes ses forces, et donnait ainsi la mesure d'une église à saint Pierre et à saint Paul. A peine terminé, l'édifice reçut les restes de la vierge de Nanterre, puis ceux du vainqueur de Tolbiac. La colline tout entière porte encore le nom de la patronne de Paris ; une petite rue obscure a gardé celui du roi conquérant.

X. Autour de ses quatre fils, dignes héritiers de sa fougue, se groupent les Francs, suivant leurs affections sauvages et l'espoir du butin. Thierry s'établit à Metz, Clodomir à Orléans, Childebert à Paris, Clotaire à Soissons, presque tous au nord, au milieu de leurs tribus. De là ils se distribuent villes et provinces au gré de leurs fantaisies. Chacun se soumit sans murmure : obéir au fils de Clovis était un bienfait au prix de nouvelles invasions. Assez de hordes barbares avaient

passé sur ce malheureux pays. Jusqu'à la Seine, ce n'était plus qu'un désert, des villes en cendres, des campagnes en friche, des forêts envahissantes. A peine quelques maisons relevées, quelques champs labourés, qu'un nouvel ennemi venait tout détruire. Maintenant comme avant Tolbiac, de nouvelles bandes germaniques menaçaient la frontière : c'étaient les Saxons, habitant les bords de l'Elbe, aussi braves sur mer que sur terre. Montés sur de petits bateaux, ils suivaient les côtes, remontaient les fleuves, débarquaient pour piller et disparaissaient comme la foudre. Une bande vint s'établir jusqu'en Normandie et y fonda Bayeux. Une autre plus nombreuse remonta la Meuse, menaçant de ses ravages le cœur même de la Gaule. Averti à temps, Thierry lança sur eux son fils Théodebert, qui en fit un affreux carnage et tua leur roi de sa main ; puis, pénétrant dans leur pays, il leur imposa un tribut annuel de cinq cents vaches. Effrayés par cette leçon, les autres aimèrent mieux passer la mer et s'établir dans la Grande-Bretagne, où leurs compatriotes venaient de fonder plusieurs petits royaumes. Ils achevèrent la ruine de ce pays, auquel la tribu des Angles donna le nom d'Angleterre. Désertant leur patrie redevenue païenne, les Bretons, de leur côté, se réfugièrent en Armorique, qui prit dès lors le nom de Bretagne. Ils y fondèrent plusieurs évêchés et un grand nombre de monastères : Saint-Gildas-de-Ruys, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Brieuc, Saint-Malo, doivent leurs noms à d'illustres fugitifs, moines ou évêques, qui achevèrent d'évangéliser ce pays. Ce furent eux qui apportèrent le poétique souvenir du roi Arthur, redouté des Saxons, mort en les combattant, et de ses compagnons, les douze chevaliers de la Table ronde, derniers et braves champions du monde romain contre les barbares.

XI. Les fils de Clovis ne se contentaient pas de donner asile à des proscrits ou de repousser les Saxons. Il fallait, pour satisfaire leurs compagnons, de riches provinces, des villes à piller : de là cette pente qui entraînait sans cesse les barbares au midi. Gondebaud était mort, laissant ses États à son fils Sigismond.

Sous prétexte de venger les parents de leur mère, les trois fils de Clotilde l'attaquèrent. Thierry, né d'un autre mariage, et lui-même gendre de Sigismond, refusa de marcher avec eux et continua ses conquêtes en Allemagne. Sigismond fut vaincu et fait prisonnier avec sa femme et ses enfants. Les Bourguignons n'ayant pas déposé les armes, Clodomir, avant d'entrer en campagne, fit jeter dans un puits, près d'Orléans, le roi captif et sa famille, triste vengeance qu'il allait chèrement expier. Parvenu jusqu'à Vézeronce, à deux lieues de Vienne, il livra bataille ; dans une charge téméraire, il se trouva entouré d'ennemis et fut percé de coups (524). Sa tête fut coupée, mise au bout d'une lance et proménée en trophée. Sa veuve, Gondeuque, épousa le débauché Clotaire, qui déjà plus d'une fois avait changé de femme. Ses trois fils, en bas âge, trouvèrent un refuge auprès de leur grand'mère Clotilde, qui reporta toute sa tendresse sur ces douces et innocentes créatures.

XII. Jaloux de cette affection et avides de l'héritage de ces orphelins, Clotaire et Childebert se réunirent à Paris pour comploter leur mort. Ils font demander les deux aînés à Clotilde, sous prétexte de les élever sur le trône, et la pauvre mère les envoie avec hâte, voyant déjà revivre en eux son cher Clodomir. Mais, au lieu de les lui ramener couronnés, ses fils lui envoient une épée nue et des ciseaux : ils seront tondus ou égorgés, c'est à elle de prononcer sur leur sort. « Je les aime mieux morts que tondus ! » tel fut le premier cri de ce cœur de reine, qui ne pouvait croire à tant de cruauté. Satisfait de cette réponse, Clotaire prend un couteau, et saisissant par le bras l'aîné de ses neveux, l'égorge sans pitié. Le second se jette au cou de Childebert : « Au secours, mon père ! ne me laisse pas tuer comme mon frère. » Ému jusqu'aux larmes, Childebert demande sa vie ; mais Clotaire le raille, le menace, lui rappelle l'héritage, si bien que Childebert repousse l'enfant loin de lui ; il eut le même sort que son frère (526). Clotilde ne revit que les corps de ses petits-enfants, et, après les avoir une dernière fois couverts

de sa famille. Faible et timide, elle arrivait au milieu de soldats païens, indomptables, sourds à la voix des évêques, ennemis de tout frein et de toute autorité. Que pourra cette brebis égarée au milieu des loups? Sous son humble manteau, elle apporte pour les subjugués la puissance mystérieuse de l'épouse chrétienne. Chaste, tendre, douce, patiente, elle attendra que le cœur d'airain de son époux cède à son amour.

III. Cependant, du Rhin à la Loire, les Francs, chaque printemps, ravageaient les campagnes, emmenaient les habitants captifs, rançonnaient ou pillaient les villes, et quand, pour se faire aimer, Clovis ordonnait d'épargner les églises, il était à peine obéi. Un jour, l'évêque de Reims réclame un vase sacré. Clovis veut le rendre, et se le fait apporter; mais d'un coup de hache un de ses hommes le brise en disant : « Le sort ne te l'a pas donné, il n'est pas à toi. » Un an après, Clovis retrouve ce soldat, les armes mal tenues, lui arrache sa framée, et, au moment où l'autre se baisse pour la ramasser, lui fend la tête en souvenir du vase. Ainsi c'est par le droit du plus fort que le chef se faisait obéir. Par ce même droit, Goths et Bourguignons se sont installés dans la Gaule, que les Francs leur disputent aujourd'hui, et, avant que cette lutte soit vidée, voici venir de Germanie une armée d'Allemands qui, l'épée à la main, demandent aussi leur place au soleil. Clovis marche à leur rencontre, et les joint près du Rhin, à Tolbiac (496). Avant d'en venir aux mains, il invoque le Dieu de la guerre, qui ne lui a jamais refusé la victoire. Les Allemands aussi l'ont invoqué, et ils ont pour eux la fougue, l'avidité, la jeunesse des derniers venus. Les Francs cèdent à ce choc impétueux; Clovis voit reculer les plus braves, et la victoire va lui échapper. En ce moment suprême, il pense au Dieu de Clotilde, et, si la victoire est à lui, il jure d'être chrétien. La foi lui rend du cœur; il rallie sa troupe, et, par une charge vigoureuse, il enfonce l'ennemi. Le roi des Allemands est tué : adorant l'étoile du vainqueur, les vaincus passent sous ses drapeaux.

IV. La bataille gagnée, il fallait tenir son

serment. Clovis revient à Reims, et là le saint évêque Remi et la douce Clotilde le préparent au baptême. Le jour de Noël, les rues sont tendues de blanc; les chants sacrés retentissent; le roi est conduit au baptistère et revêtu de la robe blanche. Une foule de Francs suivent son exemple, et à l'éclat des cierges, au parfum de l'encens, ils se croient déjà en paradis. Cette conversion est une fête pour le monde chrétien. Le pape Anastase félicite Clovis de lui avoir ménagé cette joie pour son avènement. Sans crainte de déplaire au soupçonneux Gondebaud, l'évêque de Vienne, saint Avite, s'écrie que l'Occident n'a plus rien à envier à l'empire grec : « Voici un roi dont la foi convertira et Francs et barbares : ses victoires seront les nôtres. » Et saint Remi comble la joie du néophyte en lui promettant que, s'il est fidèle à Dieu, sa postérité héritera de la puissance des Romains, et arrêtera le flot des nations barbares. Déjà Paris lui a ouvert ses portes et le palais impérial des Thermes, tandis que la chaste Geneviève a reçu comme une sœur la reine, qui partage avec elle l'innocent empire de la femme chrétienne. Dans toute la Gaule, les peuples saluent avec confiance et respect ce souverain qui relève non seulement de son épée, mais de Dieu, et ils espèrent qu'un pouvoir juste et paternel va succéder à la violence et au pillage.

V. C'était sans doute une grande révolution, et, au lieu de se corrompre en cinquante ans comme les Goths et les Bourguignons, les Francs allaient peu à peu trouver dans les vertus chrétiennes le secret de vivre et de durer. Mais ni un homme ni un peuple ne changent en un jour. Converti sur un champ de bataille, Clovis réclamait avant tout du Dieu tout-puissant les victoires et le bel empire que saint Remi promettait à sa postérité; et, à l'entendre, ses Francs, avec lesquels il eût voulu arracher Jésus-Christ à ses bourreaux, ne pouvaient faire mieux aujourd'hui que d'écraser ses hérétiques voisins. « Je n'aime pas, disait-il, à voir aux mains de ces ariens la plus belle partie des Gaules : allons, et chassons-les avec l'aide de Dieu. » Pour conjurer l'orage, le prétendu

successeur des empereurs d'Occident, le grand Théodoric, roi des Goths d'Italie, le comble de présents, lui envoie un joueur de guitare, lui cède la Bavière, et, flattant son orgueil, lui peint la gloire et les avantages de la modération, en même temps qu'il supplie Gondebaud et Alaric de ménager le jeune conquérant. C'est en vain : à qui veut la guerre, les prétextes manquent-ils jamais? Clovis attaque d'abord Gondebaud, le bat près de Dijon, le poursuit jusqu'au fond de ses États, l'assiège dans Avignon, et le force de devenir à jamais son tributaire. Reste le faible Alaric, justement seul au jour du danger. Clovis ne lui laisse pas le temps d'aguerrir ses Goths, qui depuis tant d'années s'endorment aux délices de l'Aquitaine. Déjà il est aux bords de la Loire. Pour gagner l'amitié de saint Martin, il perce lui-même de son épée un soldat qui a pris du foin sur les terres de Tours. Dieu et les saints sont pour lui; car, au passage de la Vienne, c'est une biche qui lui indique le gué, et, à Poitiers, une lumière merveilleuse lui apparaît au milieu de la nuit sur le tombeau de saint Hilaire. A trois lieues de là, près de Vouglé (507), il rencontre les Goths. Les deux chefs s'avancent à la tête de leur cavalerie; ils se reconnaissent et s'abordent, voulant à eux seuls vider leur querelle. Les deux armées s'arrêtent pour contempler ce combat d'où leur sort dépend. Après maints coups échangés, la hache du Franc fait voler en éclats la cuirasse dorée d'Alaric, et lui déchire la poitrine : le malheureux tombe de cheval et roule dans la poussière. Quelques braves volent pour le venger, et entourent Clovis; mais ses Francs le dégagent, et, avec eux, il disperse les Goths déjà glacés d'épouvante.

VI. Plus d'ennemis jusqu'aux Pyrénées. Toulouse, Bordeaux, toutes les villes lui ouvrent leurs portes; son fils Thierry fera le reste. Pour lui, il revient à Tours remercier saint Martin de ses faveurs. Il y trouve les ambassadeurs de l'empereur d'Orient et le manteau de patrice depuis longtemps sollicité. A la vue de ce vainqueur revêtu de la pourpre et de la couronne, de ces chariots

chargés d'or et de ces milliers de captifs, le peuple croit applaudir encore un consul romain. Mais, ô signe des temps nouveaux! dans sa course triomphale à travers les pays conquis, un pauvre solitaire d'Auvergne, Eptadius, le suivait; et, plutôt que d'être évêque, il préférerait, au risque d'irriter le vainqueur, lui demander chaque jour la liberté de quelques captifs. A Tours, il obtint plus, et une lettre du grand Clovis annonça aux évêques d'Aquitaine qu'ils pouvaient réclamer les prisonniers de leurs diocèses : heureuse clémence, inconnue des anciens, qui annonçait la fin prochaine de l'esclavage, et qui conquit à Clovis le cœur des vaincus. Cependant la guerre continuait à désoler le Midi. Forcé de combattre avec les Francs, Gondebaud s'était avancé jusque près de Narbonne, et après avoir pris Rodez, Albi et toute l'Auvergne, le fils de Clovis, alléché par le fameux trésor des Goths, était venu assiéger Carcassonne. De son côté, le grand Théodoric cherchait à réparer les fautes d'Alaric, et à soutenir l'enfant laissé par lui sur le trône. Il faisait relever les murs d'Arles, rendait ses biens à l'église de Narbonne, confirmait les vieux privilèges de Marseille, envoyait du blé et de l'argent à ses troupes pour leur ôter tout prétexte de pillage, et réunissait tout ce qu'il pouvait de Goths et de Germains pour sauver Carcassonne. N'étant plus en force, Thierry leva le siège, se rallia aux Bourguignons, et vint avec eux ravager les environs d'Arles.

VII. L'évêque de cette ville était l'illustre Césaire, austère élève de Lérins et tendre ami des pauvres, prédicateur infatigable et gracieux poète, fondateur d'un célèbre couvent de religieuses et destructeur de l'hérésie. A l'approche des Francs, plusieurs habitants, dont un prêtre, sortirent furtivement de la ville; les ariens aussitôt de crier à la trahison et d'accuser l'évêque. Il fut jeté en prison, gardé à vue et menacé de mort. Il y avait pourtant des traîtres, et parmi ses plus effrontés calomniateurs. Dans une sortie, les Goths trouvèrent une lettre attachée à une pierre et maladroitement jetée au pied des remparts. C'étaient les Juifs qui offraient de